

L'étiquette bleue

Paul-Patrick Paradis

Numéro 11, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, P.-P. (2009). L'étiquette bleue. *Biscuit Chinois*, (11), 104–109.

L'étiquette bleue

[chouchou du comité de lecture]



Paul-Patrick Paradis

est le pseudonyme qu'un jeune auteur de théâtre utilise lorsqu'il écrit de la prose. Se sentant imposteur dans ce domaine, il se sent plus à l'aise de prendre une autre identité. Un peu comme Bruce Wayne le fait en devenant Batman pour combattre les méchants. Il s'agit en fait d'une sorte de partenariat public-privé entre l'homme qu'il est et l'auteur qu'il aspire à devenir d'ici 2018, année où la construction du CHUM sera terminée.

JE JOUE TRANQUILLEMENT au solitaire quand le son de la messagerie instantanée me fait sursauter. De l'autre côté du paravent, je l'entends me dire :

— Tu joues encore au solitaire ?

— Comment t'as fait pour deviner ?

Elle rit. Elle non plus, elle n'aime pas sa job. Alors, elle se divertit en m'envoyant tous les PowerPoint de matantes qui lui tombent sous la main. Et elle participe à chacune des chaînes de lettres qu'elle reçoit. Comme ça, quand la fille qui collecte l'argent pour le 6/49 vient nous demander si on veut participer avec le groupe du bureau, elle lui répond toujours : « Ah oui, aujourd'hui, je le sens. Y a même un courriel qui m'a prédit une chance inouïe ». La fille qui collecte l'argent pour le 6/49 ne capte jamais son ironie.

Cette fois-ci, ce n'est pas une niaiserie qu'elle m'envoie. Même si le courriel est rempli de points virgules et de parenthèses. Elle m'écrit pour me rappeler que nous allons voir un show de danse après le travail. Je ne l'ai pas oublié. J'y ai pensé toute la semaine. Au début, j'étais excité à l'idée de faire une activité avec elle. Puis, quand j'ai fini par comprendre que son chum nous accompagnerait (celui avec qui, à l'entendre parler, ça ne va pas bien du tout), j'ai eu le goût de tout annuler. Je n'avais pas envie d'être cette troisième personne invitée par pitié dans une soirée d'amoureux que je ne pouvais que gâcher. Mais quand elle m'a dit que sa meilleure amie serait là aussi, j'ai cru sentir le « je veux te matcher

pour enfin enrayer la tension sexuelle qui existe entre nous » et ça m'a redonné le goût de la danse. Aussi contemporaine soit-elle.



Je retrouve ma collègue au milieu d'une foule bigarrée, accompagnée d'un gars baraqué et d'une jolie blonde avec de grosses boucles d'oreilles. Elle fait les présentations d'usage alors qu'un signal sonore nous indique qu'il est temps de bien vouloir rejoindre nos places. J'essaie d'avoir l'air détaché et décontracté, mais je doute fort que ça fonctionne. Ça me fait tout drôle de voir ma collègue à l'extérieur du bureau, interagir avec des gens que je ne connais pas. C'est comme si elle était un iceberg dont je n'avais vu, jusqu'à présent, que la pointe.

Les lumières s'ouvrent sur une gang de gars à poil. Pourquoi les danseurs sont-ils toujours nus ? C'est comme si tous les budgets de costumes pour la danse étaient réservés à Casse-Noisette. Cette pensée me faire rire. Je regarde les testicules de chacun et je retiens un petit gloussement. Je ne crois pas qu'il faille rire. La chorégraphie me semble sérieuse. Les danseurs ne bougent presque pas. Il n'y a même pas de musique. Que le silence. J'ai peur que ce soit long... Peu de mouvements, pas de musique, pas de costumes. Idée de pureté, sûrement. Dépuration. Des bites enfin libres dans un monde si oppressant. Bon, ça y est, j'analyse et ça me tombe sur les nerfs. Critique sociale boboché déjà vue... Mais je dois quand même avouer que c'est bien rendu. Il y a une violence dans chacun de leurs gestes qui est assez percutante. Ils dansent très peu,

mais chaque mouvement est lourd de sens. Je décide de cesser de résister et de me laisser emporter. Aussi cliché puisse-t-elle être, la nudité me semble finalement pertinente. J'arrive même à la trouver poétique avant de réaliser que ça manque de filles. Pas une depuis le début. Ostie de pièce de fif que je me dis. Puis, enfin, une danseuse. *Exit* la poésie. Ça pue le sexe. Pas parce que c'est une fille et que je suis un garçon. Pas parce qu'elle est nue. Non. Parce que son poil pubien est taillé. Elle n'a qu'une mince ligne en haut des lèvres. Quelque chose comme la moustache d'Hitler. Alors qu'il y a, chez les hommes, un côté brut et naturel, il y a chez elle une forme d'esthétisme sexuel dérangeant. Je n'arrive plus du tout à voir la poésie. Je ne pense qu'au sexe. Elle a dû coucher avec tel danseur. Et tel autre. Qui a sûrement fini par lui avouer sa bisexualité. Juste avant de coucher avec le petit. Le petit, lui, est tombé follement amoureux du bisexuel frivole qui n'en a rien à foutre, de l'amour... Quel bordel ce doit être en tournée ! J'imagine les crises ! Dès qu'il le pourra, le petit (oh mon Dieu, il est flexible !) se fera remplacer. Il ne peut plus supporter la proximité quotidienne de l'homme qu'il aime et qui, hors de la scène, est si froid et distant. Et dire qu'il a une main sur sa fesse en ce moment. Quelle ironie. Et dire que ma cuisse frôle celle de ma collègue de travail. Quelle douceur.

La dame assise derrière moi ronfle. Elle est réveillée par les applaudissements et elle crie bravo à tue-tête, hypocritement. En quittant la salle, nous convenons d'aller prendre un verre tout le monde ensemble. Nous parlons peu de ce que nous venons de voir. Nous disons tous avoir aimé. Poliment. Comme si nous avions peur de paraître ignorants en disant le contraire. Ou

peut-être avons-nous tous aimé. Poliment. Sans grand emportement. Juste sincèrement apprécié.

Le chum de ma collègue est sympathique. Il avoue préférer le hockey. Moi aussi. Mais ses Russes favoris demeurent les auteurs du dix-neuvième. Plus il parle, plus je l'estime. Je ne pourrai plus jamais me l'imaginer comme un écœurant. Je ne pourrai plus désirer sa blonde aussi librement. En plus, il rit de mes bonnes blagues. Une chance qu'il est là, que la bière est bonne et pas chère, parce que ça ne clique pas du tout entre la meilleure amie et moi...

J'aboutis quand même chez elle. On s'embrasse sans passion. On se déshabille sans engouement. Elle a la même coupe de poil que la danseuse. Tout ça me semble absurde. Je me dis qu'elle doit, elle aussi, me comparer aux danseurs. Je n'ai pas leur corps. Ni la bite de certains. On baise quand même. C'est moche. Afin de ne pas la laisser sur une trop mauvaise impression (orgueil oblige), je descends un peu et j'embrasse son sexe. C'est doux et rugueux. Je pense tout à coup à Eva Braun. Ça devait être particulier d'embrasser Hitler. Je ne sais pas si elle lui a déjà demandé de penser un peu à elle et de se couper la moustache. Et si lui, il lui a répondu quelque chose du genre : « Je ne peux pas, ça fait partie de mon image ». C'est comme si l'étiquette du Coca-Cola devenait bleue, que je me dis. Ce serait déstabilisant. Et les gens fidèles à cette boisson cesseraient sans doute d'en boire. Hitler ne pouvait certainement pas se permettre un changement aussi radical. Même par amour pour la femme qu'il aimait. J'en suis à ces réflexions lorsqu'elle jouit. Ses spasmes incontrôlés me surprennent. Je ne m'attendais pas du tout à ça. Je

ne pensais plus à ce que je faisais. C'est fou comme nos pensées peuvent parfois s'égarer. Moi qui me croyais incapable de faire deux choses en même temps, j'ai maintenant la preuve du contraire.

Elle m'offre de dormir chez elle, mais je lui dis que je ne peux pas. Il faut que j'aie nourrir mon chat. Je n'ai pas de chat et je me trouve naïeux. Ç'aurait été beaucoup plus crédible de lui dire qu'il fallait que je sorte le chien. C'est toujours plus urgent de sortir un chien que de nourrir un chat. Je n'ai pas pensé assez vite. J'essayais encore d'imaginer l'étiquette bleue d'une bouteille de Coke. Au moins, mon excuse a le mérite d'être claire. Tu ne m'intéresses pas. En tout cas, pas plus qu'un chat. Je ne l'intéresse pas non plus parce qu'elle n'insiste pas. Aucun numéro n'est échangé. On va sûrement devenir amis Facebook, mais ce sera tout.

En rentrant à la maison, j'arrête acheter un Coca-Cola dans un dépanneur ouvert vingt-quatre heures. La première gorgée me rappelle pourquoi je n'en bois pas souvent. Je n'aime pas le goût. Je ne peux m'empêcher de repenser à Eva Braun, qui, tout comme moi, aurait peut-être préféré un Pepsi.

Je jette le reste de ma boisson dans la première poubelle que je croise et je prends la plus grande décision de ma vie. Je vais changer de coupe de cheveux et foncer.

Chère collègue, lundi, je te le dis. Je t'aime.